L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 12 DECEMBRE 1895. Fondée le 1er septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
JEUDI, 12 DECEMBRE 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

Alexandre Dumas

Les premiers bruits d'une grave maladie d'Alexandre Dumas ont provoqué dans le monde entier, à Paris surtout, une profonde émotion, qui a été croissant à mesure que les nouvelles empiraient. Cette émotion n'est point restée circonscrite au cercle des amis et des admirateurs : elle était commune à tous. On sentait qu'une lumière allait s'éteindre, que *quelqu'un de grand* allait disparaître : car, suivant le mot d'un de nos plus brillants écrivains, Dumas était, dans les lettres, "l'homme illustre" de ce temps-ci ; et l'on évoquait le souvenir de ses éminents contemporains que la mort a fauchés, l'un après l'autre. Il était le dernier de sa genération, c'est-à-dire, le dernier de ceux qu'accompagne cette ferveur d'admiration qui est mieux que le succès, plus que la célébrité,—qui est la gloire. Il n'est plus là : un vide s'est creusé parmi les plus illustres.....

***

Une des raisons auxquelles Alexandre Dumas devait sa popularité, c'est qu'il constituait une sorte de trait d'union entre les hommes d'aujourd'hui et ceux du romantisme. Il portait un nom déjà consacré, déjà populaire—populaire entre tous. On lui savait gré du culte touchant voué à la mémoire paternelle, de sa joie des succès posthumes du "vieux Dumas", de son respect pour des traditions littéraires dont il était cependant bien éloigné. Tout cela lui donnait des airs d'ancêtre, faisait de lui le dernier représentant d'un passé légendaire, d'un temps où la littérature avait on ne sait quel panache qu'elle n'a plus. D'autant plus qu'il avait conservé, dans son air et dans ses allures, quelque chose de ce temps-là. Du masque connu de son père, il avait la puissance, la vigueur, la bonté, avec plus de finesse, plus de hauteur surtout. Il avait des romantiques le bel amour des lettres, l'ardeur d'indépendance et de fierté, le vif sentiment de l'amitié confraternelle ; faut-il rappeler que c'est en honorant la mémoire d'un émule et d'un ami qu'il a contracté les germes de sa dernière maladie.

Ceux dont la vie a côtoyé la sienne savent seuls à quel point il posséda cette noble vertu, si rare, de la fidélité. Et c'est elle, peut-être, qui contribue en partie à donner à son œuvre son frappant caractère d'unité : au cours d'une longue existence, brillante dès ses débuts, éclatante à son déclin, il n'a jamais cessé d'être fidèle aux autres et à soi-même. En maintenant ses anciennes amitiés et ses admirations d'adolescence, il a maintenu le vrai fonds, le fonds permanent de son caractère et de son talent. Sans doute, il s'est développé à travers les années, il a élargi sa vision de la vie, il a changé,—ayant mille fois trop d'esprit pour rester immuable ; mais son évolution n'a jamais eu de brusques soubresauts. C'est, si l'on peut dire, une ligne qui monte, régulière et lente : il n'est pas difficile de retrouver, en l'auteur de "Denise" ou de "Francillon", celui de la "Dame aux camélias". Plus loin, on reconnaît quelque chose de Dumas père en celui qui n'a point cessé de se faire appeler, avec une modestie où il y avait beaucoup de piété, Alexandre Dumas fils.

Alexandre Dumas fils est mort, ainsi que l'*Abeille* l'a annoncé dans ses dépêches du 27 novembre, en sa soixante-douzième année. Avec lui s'éteint un des plus grands noms de ce siècle, le plus grand nom qui rayonnât sur les lettres françaises depuis Victor Hugo.

C'est à sept heures qu'il a rendu le dernier soupir, dans cette villa de Marly-le-Roi qu'il tenait d'Adolphe de Leuven, le premier ami de son père et dont il fut le dernier ami. Il est mort dans sa petite chambre du premier étage, aux tentures légères à fleurs bleues, fraîche et riante comme une matinée de printemps, sur le lit de l'auteur d' "Antony", un lit en bois de citronnier, tout uni et tout simple, simple comme l'ameublement de cette chambre où le père eût retrouvé quelques-uns des plus aimables souvenirs de sa jeunesse s'il avait pu quitter le monde où il est pour venir arracher à la mort ce fils qu'il a tant aimé.

Tout, dans cette chambre, rappelait à Alexandre Dumas fils la mémoire vénérée de son illustre père : la table de travail, les chaises, les tableaux et les dessins, qui constituaient toute une galerie intime avec les portraits de la grand'mère et du grand-père, le général, le premier Dumas.

C'est dans les bras de sa femme et de ses enfants que l'auteur de la "Dame aux camélias" a rendu le dernier soupir.

Et cela de la façon la plus subite.

En somme, l'illustre écrivain a succombé au développement d'un foyer inflammatoire de la base de l'encéphale qui a provoqué une méningite localisée. La mort a été le résultat d'accidents bulbaires foudroyants, en rapport avec cette méningite.

Cette déclaration fut apportée à Paris par le docteur Bouchard, arrivé à Marly par le train de huit heures.

Les quatre premières dépêches expédiées à Paris ont été adressées au président de la république, au président du conseil des ministres, membre du comité de la statue du général Alexandre Dumas ; au ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, et à M. Victorien Sardou.

Dans la soirée, de nouvelles dépêches ont été expédiées au général Février, grand-chancelier de la Légion d'honneur, président du comité de la statue du général Alexandre Dumas ; à la princesse Mathilde, au duc d'Aumale, à M. Jules Claretie, administrateur de la Comédie-Française, etc.

LE TESTAMENT.

Le testament de M. Alexandre Dumas a été ouvert dans sa chambre à huit heures et demie, en présence de sa femme, de ses deux filles, de son gendre, M. Ernest d'Hauterive, et de son filleul, M. de La Charlotterie.

Le maître a demandé à être enterré simplement, sans honneurs militaires, au Père-Lachaise ou au cimetière Montmartre. Il a exprimé le vœu qu'aucun discours ne soit prononcé sur sa tombe.

Il désirait, en outre, reposer sur son lit de mort dans son costume de travail, le vêtement si connu, composé du pantalon bouffant et de la blouse à larges plis.

LES TROIS DERNIERS MOIS DE SA VIE.

C'est pendant la dernière quinzaine de son séjour à Puys, c'est à-dire aux derniers jours de septembre, que la santé de M. Alexandre Dumas, jusque-là très robuste, a commencé à fléchir. Installé à Marly-le-Roi dès le mois de juin, il résolut, au commencement d'août, d'aller faire une courte villégiature dans sa propriété du bord de la mer, qu'il n'avait pas vue depuis six ou sept ans.

Cependant, en présence du temps très variable à ce moment, il hésitait. Mais vers le 16 ou le 17 août, les beaux jours étant revenus, il se décida à partir, se promettant de ne rester au bord de la mer que jusqu'au 15 septembre.

C'est à ce moment, écrit Ange Galdemar, que je le vis à Dieppe, comme je revenais d'un voyage à Londres. Il me parut rajeuni de dix ans. Jamais je ne lui avais vu aussi bonne mine. Il était souriant, plein d'entrain, l'esprit alerte, heureux de se trouver avec les siens, là-bas, en plein pays normand, dans le coin de terre qui lui rappelait ses plus belles et ses plus fécondes années de travail.

—Alors, ça va bien ? lui dis-je : Vous êtes content d'être venu ?

—Oh ! oui ! et je resterai ici le plus longtemps possible, tant qu'il fera beau.

On passa une heure à Dieppe, puis on rentra à Puys pour dîner. La route du Pollet suit, comme on sait, la côte, très dure jusqu'aux premières maisons de Puys. Le maître conduisait lui-même les chevaux, les menant d'un bon train, la main sûre, le visage battu par l'air salin, les yeux vifs et le sourire aux lèvres.

Le soir, il fut exquis, plein d'anecdotes et de souvenirs, et prit part avec une tendresse toute paternelle à un jeu nouveau rapporté par un de ses petits-fils.

Et le lendemain matin—c'était un dimanche—comme je me trouvais seul à seul avec lui au salon, je lui parlai de ses projets littéraires, je lui demandai si la Comédie-Française pouvait compter, pour cet hiver, sur une des deux pièces auxquelles il travaillait. Il me confirma la bonne nouvelle qu'on m'avait donnée, la veille, à savoir qu'il s'était remis très sérieusement à la tâche.

—Ça va très bien, me dit-il.

Et comme je lui demandais s'il lui restait beaucoup à faire.

—Oh ! très peu, c'est le dernier coup de collier à donner. D'ailleurs, c'est bien simple, je ne quitterai Puys que lorsque j'aurai mis la chose au point.

—Est-ce la "Route de Thèbes" que vous donnez ?

..Non, la "Troublante."

—Et quand pensez-vous commencer les répétitions ?

—En novembre ou décembre.

Et il me donna la distribution de la "Troublante," une distribution très curieuse, comprenant quelques-uns des artistes les plus éminents du Théâtre-Français.

Comme je lui demandais pourquoi il ne donnait pas plutôt la "Route de Thèbes," d'une distribution à mon sens plus facile, il m'exposa ses raisons, purement littéraires, extrêmement judicieuses et du plus haut intérêt.

Je changeai moi-même la conversation, sachant combien ce sujet l'irritait.

—Au moins, vous, vous ne me parlez pas de mes pièces ! me disait-il parfois comme souhait de bienvenue.

Et il ajoutait :

—Comme j'envie le sort des gens dont la vie ne préoccupe personne ! Est-ce si intéressant que cela de savoir si M. Dumas donnera ou ne donnera pas la "Route de Thèbes ?"

Ce matin-là, il s'était montré un peu moins réservé que d'habitude sur ses projets littéraires. Mais je n'en abusai pas. Et nous allâmes nous promener sur la plage. Il descendit la route qui conduit à la mer très allègrement, se servant à peine de la longue canne de campagne qu'il avait à la main et qu'il s'amusait à faire tourner entre ses doigts. Et là, sur les galets, en face de la nappe bleue de l'Océan, il me parla de son père, sur lequel il ne tarissait jamais, et me raconta avec un attendrissement profond les derniers jours de l'illustre écrivain à Puys, dans cette maison à jamais célèbre où il était venu mourir.

—Vous occupez sa chambre, me dit-il.

Et le lendemain matin, dans cette même chambre, il me reparla de lui, le regard au loin, franchissant l'espace par la croisée ouverte sur la mer. La veille, il m'en avait encore parlé dans son cabinet de travail, orné de cinq ou six portraits, à différents âges, de l'auteur des "Mousquetaires." Il n'était jamais plus heureux que quand il parlait de ce père qu'il appelait son maître. Et comme il me montrait un portrait du grand romancier, jeune, portrait que je ne connaissais pas :

—Quelle allure, hein ? fit-il, souriant et fier. Un cavalier, comme on disait dans le temps.

Je lui avais rapporté de Londres une chaise anglaise, une de ces chaises de bureau tournant sur quatre pieds comme des tabourets de piano. Il l'ajusta lui-même. Et s'asseyant à sa table :

Comme on y est bien ! Avec un fauteuil comme celui-là, je vais abattre un travail de Romain.

Et il se mit à écrire une lettre. Ah ! les lettres, la lourde correspondance à laquelle il avait à répondre. Si tous ceux qui lui ont écrit pendant ces dernières années savaient la tâche qu'ils lui imposaient, ils se seraient montrés plus discrets. Il répondait lui-même — refusant de prendre un secrétaire—de cette écriture ferme et régulière, admirable, qu'il tenait de son père et de son grand-père et qu'il a gardée jusqu'aux derniers jours.

Je quittai Puys, confiant, plein d'espoir, et le voyant déjà cet hiver acclamé aux Français le soir de la première de cette "Troublante" qu'il achevait.

***

Trois semaines après, je le revis à Marly.

Il avait vieilli de dix ans. Je demeurai stupéfait, n'osant pas questionner. Et j'appris qu'il avait eu, quelques jours après mon départ, un dérangement d'estomac causé par une nourriture un peu trop abondante et surchauffée. Il se sentait si bien qu'il crut pouvoir, à table, abuser de certains fruits qu'il aimait, le melon et la groseille à maquereaux. Ce dérangement d'estomac avait duré huit jours. Quand M. Dumas, qui se médicamentait lui-même, s'en fut rendu maître, il s'aperçut qu'il avait considérablement maigri. Il en fut frappé, mais il ne voulut rien changer à sa vie.

Et on raconte qu'un jour, ayant besoin d'eau et apprenant que les domestiques étaient couchés, il alla lui-même à la fontaine avec un broc. Sur l'affectueux reproche qu'on lui fit de cette imprudence, il répondit :

—Les maîtres doivent avoir pour leurs serviteurs la même sollicitude que ceux-ci ont pour eux. A quoi bon réveiller un domestique qui a peiné toute la journée, lorsque je puis moi-même me donner ce dont j'ai besoin ?

Nous avons là un trait précis de son caractère. Il avait une sorte de respect instinctif pour les humbles, qui se traduisait de mille façons.

Cependant, il ne se remettait pas. Mme Alexandre Dumas, qui l'entourait de soins constants, l'engagea à rentrer à Marly. Le départ n'était pas plutôt décidé que le maître apprenait la mort de Pasteur. Il en fut très ému. De retour à Marly, la vie reprit comme par le passé. Mais on sentait que ça n'allait pas. Le maître se mit à suivre le régime du docteur Grouby, mangeant fort peu d'ailleurs. L'état de santé continua aussi stationnaire et quelque peu inquiétant aux yeux des intimes pendant quelques semaines.

M. Alexandre Dumas sortait comme d'habitude, faisant des promenades en voiture, conduisant ses chevaux lui-même. Il allait deux ou trois fois chaque semaine à Paris, se rendant à l'Académie, à la commission des auteurs dramatiques ou chez des amis. Il y a quinze jours, le lundi 11 nombre, il vint déjeûner à Paris chez Mme la princesse Mathilde. Le soir, je l'accompagnai à Marly avec Mme Alexandre Dumas. Il me parut avoir meilleure mine. Je le lui dis. Il me remercia du bout des lèvres comme un homme qui en sait plus long qu'il ne veut dire. A Marly, comme je me trouvais seul avec lui dans sa chambre, il me dit :

—Je me sens bien fatigué.

Je n'attachai pas au mot une très grande importance, l'ayant entendu si souvent dans la bouche du maître, même aux jours où il paraissait le plus en train. Il ajouta aussitôt :

—D'ailleurs, j'ai toujours été fatigué. Montigny le savait bien.

Et peu d'instants après, dans le salon, il me dit qu'il était possible qu'il donnât sa pièce, cet hiver, mais qu'il ne le disait à personne, car il voulait qu'on le laissât tranquille. Il se mit à couper les pages d'un in-folio illustré sur l'Empire qu'il venait de recevoir. Et comme je lui parlais de son grand-père, le général, il changea de conversation.

Profondément reconnaissant aux organisateurs du projet de statue au général Dumas, il ne voulait pas qu'on pensât un seul instant qu'il y était pour quelque chose. Sa délicatesse en souffrait et il aimait mieux que tout se passât à son insu.

Le soir, après dîner, il parla d'art dramatique avec cette hauteur de vue, cette logique, ce sentiment profond des choses de théâtre que l'on sait. Et le soir, quand je partis :

—Vous m'avez bien fait plaisir en venant, me dit-il.

Je ne devais plus le revoir, à Marly, que malade, au lit.

AU THÉATRE FRANÇAIS.

La nouvelle de la mort de M. Alexandre Dumas n'était pas encore connue du public lorsque le rideau s'est levé sur le premier acte de la pièce du "Fils de l'Arétin." Seules, quelques rares personnes avaient pu en être averties, entre sept et huit heures, par le téléphone de Marly on de Saint-Cloud. C'est ainsi que la rumeur funèbre commença à circuler de fauteuil en fauteuil et de loge en loge.

Immédiatement après le premier acte, elle gagna toute la salle qui, à partir de ce moment, parut comme assombrie sous un voile de deuil.

A peine le rideau s'était-il baissé au milieu des applaudissements soulevés par les beaux vers de M. de Bornier et par l'héroïque apparition du chevalier Bayard, superbement représenté par M. Paul Mounet, que M. Jules Claretie se rendait sur la scène, où il s'entretenait avec l'auteur du nouveau drame et avec M. Ronjon.

A ce moment, on lui apporta un télégramme. C'était une dépêche de Mme Alexandre Dumas lui annonçant la mort de son mari.

Sous le coup d'une très vive émotion, l'administrateur de la Comédie-Française pria M. Ronjon de se rendre auprès de M. le président de la république et de lui annoncer la fatale nouvelle. Dès qu'elle lui fut ainsi portée, M. Félix Faure exprima à M. Roujon la profonde tristesse qu'il en éprouvait, et le pria de transmettre à M. de Bornier le désir qu'il avait de l'entretenir un instant.

M. de Bornier se rendait immédiatement à cette invitation, et était reçu par M. le président de la république qui, après l'avoir félicité de son succès en termes chaleureux, lui fit connaître son regret de ne pouvoir en rester le témoin jusqu'à la fin. "Mais, dit-il, après avoir honoré les lettres françaises dans le poète vivant qui triomphe ce soir, j'ai le devoir de les honorer dans le grand écrivain, qui triompha si souvent sur cette même scène, et dont je viens, avec un profond chagrin, d'apprendre la mort."

Sur l'ordre du Président, on avait déjà téléphoné à l'Elysée, et, un quart d'heure plus tard, les voitures étant arrivées, M. Félix Faure quittait la Comédie-Française avec sa suite. Cet acte de haute correction, d'une inspiration des plus heureuses, produisit une vive impression dans la salle, où elle fut soulignée d'une approbation unanime.

Un instant après, M. Lockroy, ministre de la marine, qui assistait à la première du "Fils de l'Arétin," s'est retiré également.

Le fils de M. Sardou, qui était dans la salle, partit dès qu'il connut la nouvelle et rentra à Marly pour consoler son père, dont il pressentait l'état de profonde affliction.

Curieuse coïncidence : c'est à la première des "Tenailles," le 28 septembre dernier, qu'on a appris la mort de M. Pasteur.

ALEXANDRE DUMAS FILS

Jugé par lui-même.

Voici de très curieuses confidences faites par Alexandre Dumas fils, il y a une quinzaine d'années, à son ami Desbarrolles. Elles sont rapportées avec une si grande fidélité et une justesse d'expressions si remarquable, qu'elles constituent pour ceux qui ont connu intimement le grand écrivain qui vient de mourir, une "véritable autobiographie" :

—D'abord, chez moi, l'invention est très difficile et la composition très lente, voilà pourquoi je produis si peu en comparaison de mes confrères. Je n'ai aucune ingéniosité dans mon art, elle ne me vient qu'à force de chercher et seulement comme résultante logique de mes observations et de mes données premières. Sur ce point, je suis d'une persistance extraordinaire ; en dehors de cela, je peux passer pour paresseux, ayant horreur de toute fatigue qui ne servira pas à quelque chose, comme j'ai horreur du gaspillage.

Il y a encore une chose dont j'ai horreur : l'injustice ! Si je m'apercevais que j'ai fait une injustice à mon domestique, je lui en demanderais pardon, publiquement, pour peu qu'il le désirât.

"Je n'ai aucune disposition au surnaturel, pas plus d'ailleurs, qu'aux mathématiques, qui en sont l'opposé. Je n'ai aucune superstition. Un très grand besoin d'aimer, de vénérer, aucun besoin qu'on m'aime. Je ne demande pas aux miens de m'aimer, je ne leur demande que de me croire quand je leur dis comment il faut vivre de façon que je les aime, c'est-à-dire que je leur demande ce qu'il y a de plus difficile à obtenir, la confiance et la soumission.

"Je suis moi-même tout ce qu'il y a de plus confiant et de plus soumis, quand je crois qu'on ne veut pas me tromper, tout ce qu'il y a de plus révolté et de plus rusé, dès que je m'aperçois qu'on me prend pour dupe : en revanche, très indifférent au mal qu'on dit ouvertement de moi ou qu'on me fait publiquement.

"Il m'est impossible d'en vouloir à qui que ce soit qui m'attaque. On pourrait croire que c'est par orgueil que je suis ainsi, on se tromperait. Je suis très sincère, jamais je ne dis de quelqu'un ce que je ne pense pas, et, si je pardonne aux gens le mal qu'ils disent de moi, c'est que je suis convaincu qu'ils le pensent et que, pour eux, je le mérite.

"D'un autre côté, si les gens que j'aime et que j'estime commettent un certain genre d'attentats, s'ils ont enfreint certaines lois absolues pour moi, ils meurent subitement en moi, et je les balaie comme de vieux papiers. Quand je les revois, ils me font l'effet d'être vides. Il m'est impossible de pardonner à ceux que j'ai condamnés dans ma conscience, parce que je ne condamne que dans certains cas déterminés. Il y a pour moi des fautes qui sont privées d'avance de pardon, parce qu'en les commettant, on a révélé une âme absolument basse et qui ne remontera jamais.

"J'ai le respect de la propriété poussé aux dernières limites ; je le comprends jusqu'à ne jamais donner à mon meilleur ami un conseil qu'il ne me demande pas, la liberté étant la plus grande et la plus respectable des propriétés ; mais si cet ami ou même un étranger, un inconnu, me demande un conseil, je le donne toujours selon ce que je crois être la justice, et je conseille de faire ce qu'en pareil cas je ferais moi-même. Je suis très ignorant, j'ignore une foule de choses élémentaires ; je n'en ai pas moins le plus grand respect et la plus grande admiration pour ceux qui savent. J'écoute, comme un enfant, n'importe qui sachant quelque chose, peut me l'apprendre.

"Je n'ai aucun goût pour les triomphes et les glorioles, ou du moins cela m'a quitté depuis longtemps, car j'ai été affamé de gloire ; mais au fond je ne la voulais que comme affirmation publique de la valeur que je m'efforçais d'avoir, et comme confirmation des idées que j'émettais et que je croyais justes.

"J'adore la société des femmes : d'abord c'est par elles qu'on apprend le mieux à connaître les hommes, et puis ce sont les innocentes par excellence ; elles ne savent jamais ce qu'elles font, ce qu'elles ont fait, ce qu'elles doivent faire. Un homme intelligent doit leur avoir pardonné tout d'avance, excepté d'être mauvaises mères. J'ai toujours fait tout ce que j'ai pu pour les empêcher de descendre quand je les ai vues en haut, et pour les faire remonter quand je les ai vues en bas. La "Dame aux camélias" et "l'Ami des Femmes" sont nés de ce double principe.

"Je ne connais pas de plus beau spectacle que celui d'une femme belle et honnête ; mais je tiens à ce qu'elle soit belle pour qu'elle ait quelque mérite à être honnête.

"Et puis rien ne m'étonne, ni en bien, ni en mal. Je commence par admettre comme philosophie préventive que tous les hommes sont des scélérats et que toutes les femmes sont des coquines ; d'où il résulte que quand je m'aperçois que je me suis trompé sur un ou sur une, ma déception m'apporte une joie au lieu de m'apporter une douleur, comme à ceux qui ne sont pas partis du même point que moi. Je cherche immédiatement dans un fait, si pénible qu'il soit, de quelle utilité il peut, il doit m'être dans l'avenir. Cela tient sans doute à ce que beaucoup de faits qui m'ont désolé dans ma jeunesse ont amené ensuite pour moi les conséquences les plus heureuses ; cela doit tenir aussi aux habitudes et aux procédés de l'observation qui tend à transformer immédiatement en renseignement général une observation faite sur autrui, sur les miens ou sur moi-même. Chez moi, c'est donc le second mouvement, quatre-vingt-quinze fois sur cent, qui est le bon, parce que c'est à la réflexion que je dois obéir pour être dans le vrai.

"J'ai une acquisivité effrayante ; je n'ai aucun besoin personnel, et je ne puis m'empêcher, quand j'achète un objet d'art, par exemple, qui me plaît beaucoup, de calculer tout de suite ce que je [illegible] vendre cet objet, peut-être moins pour le gain que j'en tirerais que pour me prouver que j'ai vu juste. J'ai une grande prétention à la prévoyance et à la prévision. J'adore l'argent pour la puissance qu'il peut donner et pour le bien qu'il peut faire. Je méprise les prodigues et je hais les avares ; ils ne savent ni les uns ni les autres se servir de l'argent. J'adore les généreux et les charitables. Je ne crois pas qu'il y ait une jouissance plus grande que celle de donner... C'est donc par égoïsme que je voudrais être riche comme tous les Rotschild réunis. Je continuerais de vivre et je changerais la face de bien des choses dans ce pays-ci.

"Un homme qui a reçu une grande fortune et qui en use mal ou qui thésaurise, me paraît être non seulement le plus sot, mais le plus méprisable des hommes. J'aime peut-être mieux le voleur, au moins a-t-il une raison à donner quand il vole ; le riche avare n'en a pas.

".... Jusqu'à présent, je n'ai aucune peur de la mort. Je vois dans le monde une harmonie admirable où rien n'est à modifier. Je suis convaincu que cette harmonie ne s'interrompt pas et qu'elle est dans la mort tout autant que dans la vie."

ALEXANDRE DUMAS FILS

Jugé par son père.

Le jeune homme.

Que vous dirai-je de mon fils ?....

Il est venu au monde à cette heure douteuse où il ne fait plus jour et où il ne fait pas encore nuit. Aussi l'assemblage d'antithèses qui forme son étrange "moi" est-il un composé de lumière et d'ombre : il est paresseux, il est actif ; il est gourmand et il est sobre, il est prodigue et il est économe, il est défiant et il est crédule, il est blasé et il est candide, il est insoucieux et il est dévoué, il a la parole froide et il a la main prompte, il se moque de moi de tout son esprit et m'aime de tout son cœur. Enfin, il se tient toujours prêt à me voler ma cassette comme Valère où à se battre pour moi comme le Cid.

D'ailleurs, possédant la verve la plus folle, la plus entraînante, la plus obstinée que j'aie jamais vue étinceler aux lèvres d'un jeune homme de vingt et un ans et qui, pareille à une flamme mal enfermée, se fait jour incessamment dans la rêverie comme dans l'agitation, dans le calme comme dans le danger, dans le sourire comme dans les pleurs.

Au reste, montant résolument à cheval, tenant suffisamment l'épée, le fusil, le pistolet, et dansant d'une façon supérieure toutes les danses de caractère qui se sont introduites en France depuis le trépas de la gavotte.

De temps en temps nous nous brouillons, et, comme l'enfant prodigue, il quitte la maison paternelle : ce jour-là, j'achète un veau et je l'engraisse, bien certain qu'avant un mois il en reviendra manger sa part.

Il est vrai que les mauvaises langues disent que c'est pour le veau qu'il revient et non pas pour moi, mais je sais à quoi m'en tenir là-dessus.

Alexandre DUMAS.

L'ÉCRIVAIN.

La première question que me font en général les étrangers peu discrets est celle ci :

—Pour quelle part êtes-vous dans les pièces de votre fils ?

Je vais vous répondre, comme si, étranger et indiscret, vous m'aviez fait cette question :

—Je n'y suis absolument pour rien.

Il y a plus : quand, à une répétition générale quelconque (et je ne connais jamais les pièces d'Alexandre qu'aux répétitions générales), j'ai donné un conseil à Alexandre, je lui dois cette justice : que jamais ce conseil n'a été suivi.

Un jour, je m'en plaignais à lui-même :

—Pourquoi ne me parles-tu pas de tes pièces quand tu en fais le plan, ou ne me les lis-tu pas quand elles sont finies ?

—Pour une raison bien simple, me dit-il. Non seulement notre procédé de travail n'est pas le même, mais encore l'art de 1850 ne ressemble plus à l'art de 1828. J'ai grande confiance dans ta science dramatique ; tes observations jettent du doute dans mon esprit, m'influenceraient dans la marche que je veux suivre. Je ne serais pas toi, et je ne serais plus moi. Mieux vaut que je me produise devant le public avec tous mes défauts, mais aussi avec toutes mes qualités.

Et je suis forcé de me dire que, sur ce point comme dans toutes les questions de suprême bon sens et d'esprit exact, Alexandre avait parfaitement raison.

Et la preuve, vous la voyez bien, chers lecteurs, c'est qu'il réussit à merveille sans mes conseils. Or, nous y gagnons tous les deux. Son œuvre est plus *personnelle*, et moi, qui ne vois la pièce qu'à la répétition générale et quelquefois même qu'à la première représentation, mon émotion est plus grande.

En effet, notre procédé dramatique, non seulement n'est pas le même, mais encore l'art de 1850 est, comme il le faisait judicieusement observer, tout à fait différent de celui de 1828. Y a-t-il un progrès ? Je n'en sais rien. Y a-t-il [illegible] ment et changement ? [illegible]

Assez d'[illegible]

comment je faisais mes pièces et comment il faisait les siennes.

Posons d'abord ceci en fait :

C'est que nous partons tous deux d'un point différent : mon tempérament m'a porté à peindre les passions ; le sien, à peindre les mœurs. Je me suis trouvé poussé vers les excentricités et l'idéalisme. Il s'est trouvé poussé vers les généralités et le vrai absolu.

J'ai plus emprunté à Shakespeare. Il a plus emprunté à Molière.

Il avait raison, ce sont deux arts différents.

Les écoliers sont plus ou moins forts.

Chacun des maîtres est sublime.

***

Maintenant, comment procédais-je, ou plutôt, comment mon esprit, mon imagination, procédait-elle à mon insu ?

Je fermais les yeux pour ne pas voir la vie matérielle ; je cherchais dans mes rêves ou dans mes souvenirs une situation dramatique, presque toujours un dénouement.

Le dénouement trouvé, ma pièce était faite.

Remarquez : pour en revenir à ce que j'ai posé dans le précédent paragraphe, c'est que le dénouement est ce qui préoccupa le plus Shakespeare et le moins Molière.

Tous les drames de Shakespeare ont un dénouement, moral ou non, cela l'inquiète peu, mais toujours humain et terrible. Voyez "Macbeth", "Othello", le "Juif de Venise", "Roméo", "Richard III".

A part "Tartuffe", aucune des pièces de Molière n'a de dénouement.

Je disais donc qu'ayant plus de religion naturelle pour Shakespeare que pour tous les autres, je cherchais d'abord mon dénouement, puis a mon dénonement je suspendais quatre actes.

Voici pourquoi beaucoup de mes cinquièmes actes n'ont qu'une scène. Ce sont les meilleurs : "Henri III," "Antony," "Mademoiselle de Belle-Isle."

Quant au mode de travail, il était tout de tête : la pièce se bâtissait comme charpente et se complétait comme détail dans mon cerveau ! Je ne me mettais à mon œuvre que lorsqu'elle était en quelque sorte terminée....

***

Alexandre procède tout autrement. Il cherche et adopte un type.

Ou plutôt un type le rencontre et le prend.

Ce titre est l'embryon de la pièce Dans la "Dame aux camélias", il s'appelle Marguerite Gautier ; dans "Diane de Lys", c'est la dame aux perles ; dans le "Demi-Monde", c'est Suzanne d'Ange ; dans la "Question d'argent", c'est Jean Giraud ; dans le "Fils naturel", c'est Jacques Vignot.

Ce type n'est point un type idéal, mais matériel : il a existé ou il existe. Les quatre derniers types choisis par Alexandre auraient pu, et je pourrais même dire ont pu assister à la première représentation et se saluer, comme s'ils passaient devant une glace.

Autour de ce type, moral ou immoral, élégant ou ridicule, il groupe d'autres types secondaires, mais vivants, mais animés comme le type principal. Ces types, c'est un cercle tracé avec le compas de l'intelligence dans la société où nous vivons. Tout ce qu'il y a dans le cercle est pris comme poissons dans un filet. Quelques-uns glissent à travers les mailles, mais c'est le fretin.

Ce premier point trouvé, Alexandre commence par la scène qui lui paraît la plus comique ou la plus intéressante, le reste viendra après.

Et le reste vient.

Mais c'est là où est le labeur.

Labeur terrible, incessant, interminable, qui lui prend ses jours, ses nuits, son intelligence, sa santé, non seulement sa vie spiritualiste mais sa vie matérielle. Comme la chenille qui se fait papillon, la chrysalide ne trahit en quelque sorte la souffrance de sa transformation que par des soubresauts nerveux.

Dix fois il respire et croit avoir fini. Dix fois il s'aperçoit que le travail est incomplet, et recommence. Il refait des actes tout entiers et les change de place. Il enlève des personnages qu'il avait crus d'abord indispensables à son action, il en met de nouveaux qu'il avait jugés inutiles, et auxquels il n'avait pas même songé.

—Vous qui avez lu le "Fils naturel," vous imaginez-vous que M. Fressard puisse être autre chose que notaire ?

—Non.

—Eh ! bien, moi, je l'ai connu comédien.

—Pourquoi de comédien est-il devenu notaire ?

—Eh, pardieu ! pour vous faire cette magnifique scène de l'adoption de l'enfant ; la scène la plus franchement comique peut-être du théâtre moderne.

—On changerait de profession pour moins que cela.

Si le directeur n'arrachait pas le manuscrit des mains d'Alexandre, il travaillerait toute sa vie à la même place. Et c'est bien simple : n'ayant pas tout trouvé d'abord, il lui reste toujours quelque chose à trouver.

J'ai vu auteur du bureau d'Alexandre, je dis auteur du bureau parce que [illegible]

cherche encore. Le soir, quand le rideau va se lever, il cherche ce qu'il pourra ajouter au premier acte ; après le premier acte joué, ce qu'il pourra ajouter au second ; après le second, ce qu'il pourra ajouter au troisième ; et ainsi de suite.

Enfin, quand le rideau est baissé, qu'il est nommé, que nous nous sommes embrassés, il tombe anéanti. Les forces lui manquent du moment où il n'a plus rien à chercher.

ALEXANDRE DUMAS.

LETTRE DE VICTOR HUGO A ALEXANDRE DUMAS SUR SON FILS.

Hauteville House, 11 déc. 1859.

C'est vous, cher Dumas, que je veux féliciter du succès et de tous les succès de votre fils. Quelle admirable et douce chose ! le père mêlé au rayonnement du fils ; le fils mêlé à l'auréole du père !

Oui, vous êtes un père prodigue ; vous lui avez tout donné, drame saisissant, passion chaude, dialogue vrai, style étincelant, et en même temps, miracle tout simple dans l'art, vous avez tout gardé ; vous l'avez fait riche, en restant opulent.

Et lui, de son côté, il sait être original, tout en étant votre fils ; il est vous et il est lui. Embrassez-le pour moi, je vous prie.

Moi aussi, *anch'io*, j'ai des fils dont je suis heureux (et j'ajoute tout bas : *fier*, car on nous impose, à nous autres pères, la modestie pour nos enfants) ; et c'est en ma qualité de père triomphant que je vous félicite, vous, père glorieux. Mais, disons cela discrètement et gardons-le entre nous....

Votre ami,

VICTOR HUGO.

***

C'est à ces rayonnants souvenirs de jeunesse qu'Alexandre Dumas fils faisait allusion quand il disait, il y a juste deux ans, à la fin de l'admirable lettre-préface qu'il écrivit pour la nouvelle édition illustrée des "Trois Mousquétaires" :

"Ah ! le bon temps ! Nous avions le même âge : tu avais quarante-deux ans, j'en avais vingt. Les joyeux entretiens ! Les doux épanchements ! Mirages du cœur et de la mémoire ! Il me semble que c'était hier !

"Et tu dors, depuis près d'un quart de siècle, sous les grands-arbres du cimetière de Villers-Cotterets, entre ta mère qui t'a servi de modèle pour toutes les honnêtes femmes que tu as peintes, et ton père qui t'a servi de preuve pour tous les héros de courage, de droiture et de bonté à qui tu as donné la vie. Et moi que tu considérais et qui me considérais aussi comme un enfant à côté de toi, j'ai les cheveux plus blancs que tu ne les a jamais eus et me voilà déjà plus vieux que tu ne l'étais quand tu nous as quittés. La terre va vite. A bientôt.

"Alexandre DUMAS fils."

Oui, la terre va vite. Il n'a fallu que deux ans pour que le fils allât rejoindre le père dans la mort.

***

Meurs donc, maître ! "Meurs, comme disait le poète, car ta tâche est remplie." Meurs, dans ton enveloppe terrestre, dans ta forme périssable. Mais ce qui fut toi, ce qui seul pouvait survivre de toi, ta pensée, ta lumineuse intelligence, ton génie restera comme un des témoignages les plus éclatants de l'esprit humain.

Oui, le souvenir de Dumas, le souvenir de ce qu'il fut comme homme, rayonnera dans le cœur de tous ceux qui l'ont approché, qui l'ont connu, comme une fleur de noblesse et de générosité, immortellement jeune. Moi qui ai eu l'honneur de l'approcher souvent et qui ai fait mes débuts sous ses bienveillants auspices, je l'ai toujours connu bon, résolument bon, sans ostentation, dédaignant même qu'on le sut, avec un tranquille mépris pour les vanités humaines.

Pour ma part, ajoute en terminant Galdmar, s'il m'est permis de le dire, la sympathie qu'il m'a témoignée, cette sympathie ouverte à tous ceux qui s'en montraient dignes, restera l'honneur de ma vie. Et je l'en remercie, ici, en ce jour de deuil, comme le plus humble, le plus respectueux, le plus tendrement dévo